

HCW IN AXENOUW OPI NB INEYBA
HXOOC ΔΕΧΕΠΕΤΝ ΛΨΨ ΠΕΓΝΤΗ
TEYON KOY EIYHAC OYANTHNT E

CATHERS

ΜΕΤΑΝΟΙΑ

ΔΥΩΧ ΝΑΧ ΕΑΙ ΟΥΡΑ ΝΗ ΣΠΕΧΕΙ
ΕΜΝ ΔΟΥΠΤΕ ΟΡΚΩ ΜΑΤΕ ΛΟ ΔΑΣΤΟ
ΔΥΝΧΧΩ ΛΚ ΜΠΤΕC NΤΕ ΔΥΩΜ Ν
ΜΝΠΕC NΤΕ ΔΥΩΧ ΝΑΧ ΕΑΙ ΟΥΡΑ ΝΗ
ΙΜΑΡΤΑ ΜΠΟΥ ΔΑ ΔΟΥ ΠΚΕΟΥ ΔΑΧΝ
ΥΒΡΙΖΕΜΝΟΥ ΜΑΡΕΡΩΜ ΕCΕΡ ΠΑ
ΩΝΤΕ ΥΝΟΥ ΝΨ ΕΠΙΘΟΥ ΜΕ ΔΩΝΗ
ΡΡΕΔΥΩΜ ΔΥΝΟΥ Χ' ΗΡΠ' ΒΒΡΡΕ ΕΔ
C ΝΑC ΧΕΚΑ ΔC Ν ΝΟΥ ΠΩ ΓΔΥΩΜ Ε
Χ' ΗΡΠ' ΝΑC ΕΔC ΚΟC ΒΒΡΡΕC ΨΙΝΑC
ΨΤΕΚΑΨ' ΜΑΥΧΨΤΟ ΘΙC ΝΑC ΔΥΠΗ
Ψ ΔΕΙ ΕΠΕΙ ΟΥΝ ΟΥΤ ΠΩ ΓΝΑΨΨ Π Ε
ΧΕΙC ΧΕΕΡ ΨΑC ΝΑΥΡ ΕΡ ΗΝ ΗΜΝ
ΥΕΡ ΗΥ ΖΜ ΠΤΕ Η ΠΟΥ Ψ Γ' ΕΝ ΔΟΟC
ΤΤΑΥΧ ΕΠΨΩΩΝ ΕΒΟΛ ΔΥΩΧ ΝΑΤΟ
Ν ΕΠΕΧΕΙC Χ' ΕΓΕΝ ΜΑΚΑΡΙΟC ΝΕΝ
ΝΔΧΟC ΔΥΩΧ ΕΤCΟΥΠ ΨΕΤΕΤΝ Δ
ΑΤΜΝΤΕΡΟ Χ' ΕΝ ΤΩ ΤΗ Ψ' ΝΕΒΟΛ

25

1981

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
CONNAITRE · ÊTRE CONNU	
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	p. 9
LOGION 34	
RECHERCHES	p. 17
BIBLIOGRAPHIE	p. 30
INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE	p. 35
POESIE	p. 45

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 03/81

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 03/81

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F
— Cahiers 1980	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

CONNAITRE - ÊTRE CONNU

*Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus*

Un maître ne guide pas. La prétention de guider suffit à disqualifier celui qui s'arroe le titre de maître ou qui a la faiblesse de se laisser appeler ainsi.

Le vrai maître nous renvoie à l'Inconnu qui est en nous, seul maître à connaître, à reconnaître. Au lieu de regarder à l'extérieur, de suivre le guide sur un itinéraire prévu, ordonné et organisé, dans les airs ou en mer, là où les oiseaux et les poissons sont plus habiles que les hommes, le maître nous enjoint de nous retourner, de voir à l'intérieur de nous-mêmes, là où Jésus situe le Royaume avant de l'étendre aux dimensions du monde, là où est le vide de la naissance : « ils sont venus au monde vides... mais voilà, maintenant ils sont ivres. »

HIC ET NUNC

Quelle est l'instance en moi qui voit mon ivresse ? Pour le savoir, j'ai sans doute intérêt à interroger le tout petit enfant (log. 4). Lui n'est pas ivre, il peut donc me révéler la nature de mon ivresse. Qu'est-ce qui le différencie de moi ? Essentiellement ceci : il n'a pas de passé, donc pas de mémoire. Seul *l'ici et maintenant* compte pour lui. Demain n'existe pas davantage ; demain, c'est ce que j'imagine en puisant dans l'arsenal du passé, c'est la folle du logis, c'est « Perette et le pot au lait ». Ce que j'ai imaginé ne se passera pas comme prévu, d'où risque de déception, de culpabilité surtout. Perette, qui a laissé choir son pot, craint d'être battue. Pourquoi cette peur ? Parce que l'image qu'elle se fait d'elle est ternie à ses yeux comme elle va l'être aux yeux des autres. Perette se sent coupable pour n'avoir pas correspondu

au modèle qu'elle est censée représenter. Or qui a forgé ce modèle ? C'est le milieu ambiant grâce à un système de valeurs fondé sur le bien et le mal. Une société quelle qu'elle soit ne peut exister sans règles de conduite. Cependant les règles peuvent être contraignantes au point d'étouffer la vie des individus au lieu de la favoriser. La vie peut se trouver en conflit avec la loi. Et le conflit provoque une rupture de l'unité primordiale se traduisant par des traumatismes et un sentiment de culpabilité.

Nous nous exposons à ne pas comprendre en profondeur les paroles de Jésus relatives à l'aveuglement, l'ivresse, la peur, la honte, le mensonge, la dissimulation, etc. , si nous ne cherchons pas à analyser la nature du conflit qui affecte l'unité de la conscience. Nous risquons surtout de voir nous échapper la signification réelle du logion 34 et des suivants.

Le petit enfant est psychosomatiquement un. Mais les conflits ne vont pas tarder entre sa vie individuelle et celle de son entourage. Ils se traduisent tout d'abord par un refus global et massif de tout ce qui s'oppose à son plaisir et à ses désirs. La mère tempère ses exigences tyranniques et son amour révèle des trésors de patience pour amener peu à peu son petit à maîtriser ses appétits. La nature fait bien les choses lorsqu'elle n'est pas entravée par des impératifs moraux. Elle répond admirablement aux besoins du nourrisson qui s'ouvre à la vie ; mais les systèmes de valeurs, par les forces d'interventions dont ils disposent, qui font souvent bon marché des cas d'espèce, peuvent provoquer un divorce entre ce que l'enfant ressent profondément et ce qu'on lui impose. C'est tout d'abord et avant tout sur le plan sexuel qu'une attitude négative et réprobatrice risque de causer des ravages. Et cette attitude pour être dévastatrice n'a pas besoin de se traduire en actes ou en mots ; il est des silences qui en disent long.

CULPABILITÉ

Nous pourrions entreprendre d'analyser le sentiment de culpabilité, mais ne vaut-il pas mieux laisser parler les faits surtout lorsqu'ils s'imposent avec une force qui rend insipide toute théorie psychologique ? Nous voudrions évoquer brièvement une

œuvre¹ qui montre à quel point une société—celle où nous vivons—peut creuser le fossé entre le corps et l'âme. Cette œuvre est celle d'un jeune homme qui, découvrant qu'il est atteint d'un cancer, pense aussitôt que la maladie est le fruit de sa «trop bonne éducation». Jamais les contraintes et les tabous qui pèsent, aujourd'hui encore, sur les esprits soi-disant libres, n'ont été analysés avec une telle pénétration. L'auteur a entrepris, avec l'énergie du désespoir, une analyse des causes de sa maladie. Il ne voulait pas mourir avant de savoir pourquoi. Le texte de présentation du livre précise : *«Prisonnier de sa famille, prisonnier de son milieu, prisonnier de lui-même car il était en tout sage et raisonnable Fritz Zorn présentait aux yeux du monde et, ce qui est bien plus grave, à ses propres yeux, l'image d'un jeune homme sociable, spirituel, sans problèmes. Le jour où cette façade a craqué, il était trop tard. L'auteur avait été «éduqué à mort». Il avait trente deux ans.»*

Un passage parmi beaucoup d'autres permet de mesurer la gravité du conflit qu'une société qui se meurt a instauré entre le corps et l'âme : *Il n'y avait qu'une branche où cela ne marchait pas du tout : la gymnastique, naturellement. En effet, il s'agissait de bien autre chose, en gymnastique, que dans les matières scientifiques : de force, de courage, d'engagement corporel, et de toutes ces choses-là, je n'y connaissais rien. Rien que le corps en soi m'était déjà étranger, je ne savais qu'en faire. J'étais très à l'aise dans le monde hypothétique des «choses élevées» mais la brutalité, le côté primitif que je pressentais dans le monde corporel, j'en avais peur. Je n'aimais pas bouger, je me trouvais laid et j'avais honte de mon corps. Le corps, eh bin il était toujours là, tout simplement, il ne pouvait pas s'esquiver dans le monde du «compliqué» et se détourner de la vie. La gêne que me donnait ce manque de lien entre mon corps et la nature s'exprimait par une pudeur exagérée. Non seulement j'évitais tout contact physique, j'allais jusqu'à éviter les mots relatifs au corps et à sa pudeur. Non seulement les expressions franchement dégoûtantes ne passaient pas mes lèvres mais les réalités du corps les plus anodines m'inspiraient de la honte et du dégoût. Même des mots comme «poitrine», «parties», «nu», j'avais du mal à les prononcer : avec la pruderie victorienne héritée de mon milieu, j'évitais même de parler de «jambes» et de «pantalon». Même le mot «corps» était tabou ; même le mot désignant l'ensemble de ce qui m'épouvantait ne devait pas être prononcé. Mais la plus grande honte, je l'éprouvais devant ma propre nudité. Rien que cela justifiait ma profonde aversion pour la gymnastique ; en effet, dans la gymnastique, qui est justement l'«art le plus dépouillé», la nudité se montrait sous sa forme la plus réelle, ce que j'essa-*

yais à tout prix d'éviter. Là je devais me mettre à nu au sens le plus véridique du terme et exhiber ce corps que je trouvais laid. Naturellement, je n'osais pas davantage prendre une douche après les cours de gymnastique car j'avais trop honte de ma nudité. Au cours de mes années d'études, une deuxième honte vint peu à peu s'ajouter à la première ; je me rendis compte que mes camarades n'éprouvaient manifestement aucune honte et avaient un rapport beaucoup plus naturel avec leur corps que moi, et je constatai qu'ils étaient en avance sur moi, qu'à ce point de vue, j'étais attardé, que je ne valais pas autant qu'eux.

On peut objecter que l'auteur qui analyse ainsi son comportement constitue un cas limite et qu'il ne nous concerne pas. Ne serait-ce pas mal connaître la force contraignante de la répression sexuelle qui n'exerce pas seulement ses ravages dans les familles de la haute bourgeoisie à laquelle appartient l'auteur ? Qu'on nous permette à notre tour d'apporter un autre témoignage, celui de l'auteur de cet éditorial, Né dans les montagnes du Valais où les paysans-bergers sont des transhumants, il a appris par coeur le catéchisme de son diocèse. Celui-ci contenait entre autre les prières à réciter et les pensées à méditer aux différents moments de la journée. Il y avait en particulier une question-réponse assez macabre pour un enfant qui prend les choses au sérieux : *Que devez-vous faire en vous mettant au lit ?*

— *Vous devez penser que le sommeil est l'image de la mort et le lit la figure du tombeau où vous serez ensevelis.*

NOUS CONNAITRE

Sur le plan sexuel nous sommes tous les héritiers d'une morale contraignante ; mais nous pouvons ne pas nous interroger sur les conflits conscients ou inconscients qu'elle a engendrés en nous, et la façon la plus sournoise d'éluder cette interrogation est de prétendre que nous ne sommes pas impliqués dans ce contexte, et, à la limite, qu'il est néfaste de provoquer la résurgence de sentiments plus ou moins enfouis. Ne serait-ce pas aller à l'encontre de l'injonction qui nous est faite de nous connaître ? Un tel préjugé ne nous permettrait jamais d'aller au fond des choses. Il nous empêcherait en particulier de comprendre le logion 34 et les trois qui suivent immédiatement. En effet, lorsque nous nous interrogeons sur la façon dont en nous l'âme se comporte vis-à-vis du corps, sur les sentiments qu'elle nourrit envers lui, sur la répression qu'elle a exercée, reconnue, avouée ou inconsciente, alors une intuition surgit : l'aveugle qui guide l'aveugle, c'est l'âme qui

guide le corps. Et, parce qu'elle ne fait pas appel à l'instance dont ils procèdent tous deux et qui les englobe, elle est aveugle. Si encore elle le constatait, les dégâts seraient limités ; et, si elle reconnaissait ses limites, le divorce n'existerait pas ; elle s'accepterait contingente et mortelle ; elle modifierait du tout au tout ses rapports avec la nature, cessant de prétendre que la nature lui appartient mais bien plutôt qu'elle fait partie de la nature. — Cette remise à l'endroit est du reste la chance de survie de notre monde mégalomane qui court à sa perte — Elle quitterait l'ivresse pour retrouver l'unité de l'enfance et s'inscrirait avec son frère le corps dans l'harmonie cosmique. Car celle-ci commence par l'harmonie du complexe corps-âme.

A partir du moment où l'âme se croit supérieure au corps, elle fausse la relation initiale et cherche à exercer sa domination. La voie de son affirmation est du reste toute tracée en Occident par la civilisation et la religion. Nous avons vu dans les Cahiers les prétentions de l'âme grecque et de l'âme chrétienne à l'immortalité lorsque nous avons étudié les trois ordres gnostiques : hylique, psychique et pneumatique. Sous le couvert d'une fausse identité et avec l'appui de l'intelligenza, l'âme a entrepris de conquérir la terre et le ciel en s'arrogeant un destin immortel. Elle a entaché le plaisir de culpabilité, mobilisant ainsi à son profit les énergies qu'elle a détournées. Elle s'est employée à réprimer les pulsions et les désirs sexuels afin de mater la nature ; elle a érigé l'obéissance et la soumission en vertus là où l'autonomie eût conduit à l'épanouissement ; elle a inscrit son destin et son salut dans l'histoire qu'elle a forgée et elle s'est projetée avec force dans un devenir coupé du réel. La mort débouchait sur un jugement qui ouvrirait soit les portes du ciel soit celles de l'enfer. Mais l'au-delà a été peu à peu abandonné au profit de l'ici-bas. C'était encore utopique dans la mesure où il s'agissait d'un bonheur à venir qui devait se forger dans l'action collective. Or, à la fin de ce deuxième millénaire, 50 millions d'êtres humains meurent chaque année de faim dans le tiers-monde, tandis que les pays industrialisés sont engagés dans une course aux armements et préparent une explosion planétaire sans précédent. L'union fait la force ! Dans sa volonté de puissance, l'homme a développé collectivement sa croissance économique, industrielle et politique. Elle a surtout accumulé des tonnes d'explosifs sur la tête de chaque habitant de la planète.

On pourra objecter qu'il y a loin des conflits de l'âme et du corps à la tension suicidaire du monde actuel. L'arbre tombe du côté où il penche. Les forces mobilisées, conjuguées et orientées vers la domination ont engendré le phénomène qui s'est trou-

vé lui-même soumis aux lois de l'accélération. Le genre d'ivresse est le même que celui qui a provoqué la rupture du couple corps-âme. L'aveuglement de l'âme individuelle est devenu collectif ; la prétention illusoire et usurpatrice s'est généralisée.

Ce constat de faillite à une échelle aussi vaste ne doit pas nous faire oublier que tout l'enseignement de Jésus s'adresse à l'homme pris en particulier. Les personnages que les logia mettent en scène nous habitent un chacun. Les deux aveugles du logion 34 sont mon corps et mon âme. Mon âme qui prétend guider mon corps s'arroge un pouvoir usurpé. Qui va m'en faire prendre conscience ? Quelle instance va me faire toucher du doigt que je suis ivre et que je cours à l'abîme ? Les maîtres qui me renvoient à moi-même vont m'aider. Mais il ne fait pas de doute que c'est mon Etre essentiel qui va me révéler mon ivresse et mon aveuglement. Cette révélation est progressive ; un Nisargadatta nous l'apprend. A partir du moment où son maître lui dit : *Vous êtes la Suprême Réalité*, il s'écoule du temps avant que le disciple s'éveille pleinement à cette Réalité. Jésus nous demande de nous départir des préceptes moraux qui nous enjoignent de prier, de jeûner, de faire l'aumône, car, au lieu de s'effacer, l'âme est ravie de s'affirmer dans les pratiques dévotionnelles qui engendrent et entretiennent l'émotion et nous éloignent des données inhérentes aux choses dont il nous faut retrouver le langage.

Les inventions humaines progressent dans le sens d'une complexité croissante ; allant du connu vers l'inconnu, elles s'appuient sur le passé pour, soi-disant, édifier l'avenir. Jésus nous demande la démarche inverse, celle qui consiste à se dépouiller de tout acquis dans l'ordre de l'avoir, du savoir et du pouvoir. L'âme y perd ses mérites et sa vertu. Tant mieux ! et lorsqu'elle est entièrement dépossédée, elle retrouve son frère le corps, sans regret, sans déboire, sans fausse humilité non plus, car l'état d'harmonie retrouvée a un parfum de plénitude, l'attention mutuelle, la sollicitude, l'accueil, permettent de voir le monde d'un regard neuf, un regard créateur. Il n'y a plus deux aveugles. Il n'y a plus deux. Il y a l'écoute. Et cette écoute, libérée des constructions mentales, n'est autre que le vide d'où tout sort et où tout revient.

(1) *Mars* de Fritz Zorn, éd. N.R.F. 1980.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 34

JESUS A DIT :

SI UN AVEUGLE GUIDE UN AVEUGLE,

ILS TOMBENT TOUS DEUX AU FOND D'UNE FOSSE.



Ce siècle est prodigue de vérités révélées, de Sages venus d'Orient, de « Grands Maîtres » de sectes ésotériques, de guides spirituels aux techniques indéfectibles. Mais pour qui opère chaque jour sa métanoïa, ces guides s'avèrent « aveugles » dans la mesure où ils s'écartent de « l'écoute » intime et profonde. Nous affirmeraient-ils que le Royaume est dans les cieux ou qu'il est dans l'océan, nous resterions tranquilles, sachant à quoi nous en tenir sur le « lieu de la Vie ».

Si ces guides du siècle ne nous menacent guère, il en est d'autres plus pernicious parce que plus discrets, comme par exemple les mille et une pensées qui nous assaillent quotidiennement et qui embrument la lucide transparence naturelle de notre conscience ; désastreusement vulnérables devant ces petites pensées-guides, trop promptes à les suivre, nous nous trouvons soudain littéralement identifiées à elles au point de perdre notre réalité propre et partant la réalité-même. Sans crier gare, elles nous ont emmenés loin sur leur trajectoire et parce que l'aveugle qu'elles nous guidaient nous sommes devenus, nous nous découvrons au terme de notre existence alourdis d'Avoir et sans plus d'Être, sur le point de tomber au fond de la fosse. « Les piliers » sont entrés et ont bouleversé la maison faute d'y avoir trouvé « un homme averti ». Et pourtant il suffisait d'être présent à notre Être pour recouvrer la vue.

* Penser que les événements suivent le seul cours de causes produisant des effets comme l'affirme les tenants des philosophies rationalistes, c'est suivre « un guide aveugle ». Mais voir que ce cours, à un moment précis de son développement va s'inverser et subir inéluctablement sa Métanoïa, son Œuvre au Noir, son Pendu tête-bêche du XII^e arcane, c'est voir l'événement dans son déploiement véritable.

* Ne pas voir que « le mental ne s'élève qu'une fois que la pensée « Je » s'est élevée et que celle-ci est la racine de toutes les pensées, (1) c'est se rendre esclave du plus redouable des guides aveugles, celui de la pensée « moi ».

- Qu'est-ce que le mental ?
- Un paquet de pensées.
- Quelle en est l'origine ?
- La conscience du Soi.
- Alors les pensées n'ont aucune réalité ?
- Elles ne sont pas réelles. La seule réalité est le Soi. (1)

* Croire que l'autre est autre sans voir qu'il est Soi aussi, et que Soi n'est pas « moi », c'est suivre un guide aveugle qui fait tomber dans la fosse funèbre.

* Tout jugement n'est qu'opinion d'homme. Aveugle encore que cette pensée qui condamne sans voir que le jugement n'existe pas dans l'univers, que le Dieu jugeur de péchés du Judéo-Christianisme est un leurre. La réalité de l'après mort ne sait que constater « Cela qui Est », à la manière d'un miroir.

* Arracher au multiple son unité sous-jacente, c'est combler son espace de pleins et s'enterrer dans la fosse. Mais savoir que « la connaissance que vous êtes, remplit la place entière, dès que cela est compris, la mort n'existe plus ; si vous vous concevez comme individuel, vous allez sûrement au devant de la mort ». (2)

* Penser qu'il y a une différence entre l'ange qui nous guide et nous-même, c'est adhérer à la pensée « deux ». Mais savoir que l'ange et nous, sommes la même réalité, l'unique de l'univers parce qu'aussi univers, c'est avoir vu, en « faisant du deux, UN ».

* Ne pas voir que la saisie se transmue en lâcher prise, que la floraison qui passe est tout autant contenue dans la trace de ce qu'elle fut, que dans son éclosion visible, toute certitude se métamorphose en incertitude, et que le doute lui-même est appelé à devenir clarté et que pour transcender la mort il faut obligatoirement passer par le feu du creuset qui inverse, impersonnalise et amplifie jusqu'à l'infinitude, c'est demeurer aveugle et céder aux guides aveugles de l'égo pensant.

* Hâcher le maintenant en hiers, aujourd'hui et demain, c'est ne plus voir le continu de la réalité qui s'écoule comme un fleuve, ne plus voir que nous sommes ce fleuve dont la nature même est de se donner ; ignorer que « le Soi « en soi » est simple renoncement » (3), c'est se lier à mille guides aveugles.

* Croire qu'on doit prendre en main sa vie, son salut, c'est prendre un système, une technique, une stratégie pour guide. Préservons-nous d'un tel aveuglement ! Ne sommes-nous pas dans un train déjà lancé vers sa destination ? Et voici que survient l'idée, guide aveugle, qui chuchote à l'oreille : « cette destination, tu peux la changer ». Dans le train en marche, il est vrai, nous

pouvons scruter les paysages changeants, nous lier d'amitié avec le voisin, rêvasser, discuter, dormir ou même nous quereller vainement avec le contrôleur pour qu'il change la direction du train. Mais imperturbablement le train, lui, poursuivra sa route. C'est donc bien à l'intérieur de notre destination que réside notre liberté, et paradoxalement, en changeant nos attitudes à son égard, nous changeons notre destin... mais non point notre destination. Ayant trouvé le véritable lieu de notre liberté, nous pouvons alors l'utiliser à chaque heure de la journée, pour transmuier les événements et les choses, de plomb en or.

Voir. Ne pas voir. Là encore un guide aveugle nous guette au tournant. Un livre de Sagesse indien nous met en garde : « Renonce comme si tu étais aveugle à l'idée-même du « Je vois ». L'esprit immobile abandonne le dilemme : « voir ou ne pas voir »

Ils ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides... dit Jésus et la forme que prendra alors ton expérience ne sera autre que toi-même ». (4)

Anne Benoist d'Azy

- (1) Enseignement de Ramana Maharshi, éd. Albin Michel.
- (2) Nisargadatta Maharaj, paru dans la publication *ETRE*
- (3) Enseignement de Ramana Maharshi.
- (4) La doctrine secrète de la déesse Tripurâ. Le Tripurarahas



Il serait souhaitable que les deux aveugles restent à la maison et, s'il est nécessaire qu'ils aillent quelque part, ils devraient commencer par se demander qui serait à même de les guider. Autrement dit, il faudrait qu'ils se concertent, qu'ils apprennent à se connaître, qu'ils s'interrogent sur le but et les moyens.

Apparemment, c'est une folie que de vouloir guider un aveugle quand on est soi-même aveugle. Qui Jésus vise-t-il dans ces deux personnages ? Qui usurpe ainsi un pouvoir imaginaire ? Qui se lance ainsi dans une opération coupée du Réel ? La gravité de la situation mérite que je m'interroge. Et, comme j'ai déjà pu le constater maintes fois, le logion me révèle son sens caché lorsque j'intériorise les personnages.

Voulez-vous donc me permettre de considérer que ces deux personnages sont en moi et qu'ils constituent ce qu'on appelle mon être psychosomatique ? Il s'agit, en d'autres termes, de mon âme (psuké) et de mon corps (soma). Ce n'est pas mon corps qui peut nourrir la prétention de guider l'autre ; il demande cependant d'avoir part au dialogue ; il demande à vivre le plus naturellement et le plus innocemment du monde. Si l'âme veut l'en empêcher, et, ma foi, elle s'y emploie assez bien, alors le non-vécu veut sortir comme la vapeur d'une marmite autoclave. Et si cela sort, comprimé ou détourné, cela peut s'appeler perversion, et si cela ne sort pas, on est mal dans sa peau. Le corps a son intelligence ; il a son langage, ses besoins et ses modes d'expression. Au lieu de l'écouter, l'âme va lui dicter sa loi et le couple commence à marcher de travers. Il y a, certes, un terrain où l'âme et le corps sont complémentaires, comme le sont pour la plante le soleil et la pluie. Ils ont besoin l'un de l'autre, ils s'expriment l'un par l'autre, et les fruits de cette harmonie sont surtout sensibles dans les domaines de la création, lorsque l'un est à l'écoute de l'autre dans l'attente patiente et respectueuse de ce qui va naître.

Hélas ! l'âme ne sait pas rester dans son domaine. Pourquoi ? Parce que les instances qui devraient l'aider à délimiter son territoire, l'encouragent au contraire dans une affirmation qui ne connaît ni freins ni limites.

Cette minuscule entité, qui se veut séparée et autonome alors qu'elle est composée d'un aveugle qui prétend guider un autre aveugle, que peut-elle faire, si petite, dans un monde si vaste ? Au lieu d'être à l'écoute d'elle-même et de chercher à découvrir son identité véritable, elle va se forger un destin à la mesure de ses ambitions. Cependant, consciente plus ou moins des dangers que comportent ses projections, elle imagine un Dieu à la fois protecteur et justicier qui lui promet l'immortalité. Philosophes et théologiens vont se prendre au jeu et sauront donner au système un caractère de cohérence et de véracité. L'âme individuelle sera stimulée et confortée par l'âme collective. Dans les circonstances les plus favorables, il y aura des noces mystiques où l'âme ravie en Dieu connaîtra dès ici-bas des instants de félicité. Ravissement ? dépassement ? fantasme ? Interrogeons les grands maîtres : ils confirment en l'éclairant l'enseignement de Jésus ? Maître Eckhart affirme : *je suis la Dété*. L'auteur du *Traité de l'Unité* dit : *Autre que lui n'est pas*. Ramana Maharshi répète : *je suis non-né, je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce mental...* Jésus déclare : *je suis le tout, le tout est sorti de moi et le tout est parvenu à moi*. Alors je demande : Est-ce l'âme qui, ne sachant pas délimiter son territoire, s'est grossie au point de devenir la

Totalité, ou bien est-elle comme le corps partie intégrante du monde manifesté ? La science aura contribué à nous donner une vue plus humble et plus réelle des choses et à assainir un domaine où l'imaginaire avait la prétention de régner en maître absolu.

Restant ou revenant à l'écoute, dans le silence, je perçois ici et maintenant que toute distinction, toute différencé est comme un voile qui cache mon Etre essentiel ; lorsqu'enfin il est connu et reconnu, alors les conflits cessent, les malentendus disparaissent, les difficultés sont aplanies. Sous son regard, sans images, l'harmonie règne. Le corps n'est plus en porte à faux avec l'âme et vice-versa. Ils seraient du reste bien en peine de dire ce qui est à l'un plutôt qu'à l'autre, car ils ne cherchent plus à établir des distinctions ; tous les deux, ensemble, baignent dans la lumière dont ils sont issus. Ils étaient aveugles, les voilà lumineux.

Emile Gillibert



Voilà des paroles qui vont m'émanciper à jamais de tout guide. En effet, à quel indice reconnaître un vrai maître d'un faux ?
— Je le reconnaitrai à ses paroles —

Moi, pèlerin du royaume, à moitié ivre, aux trois-quarts aveugle, je vais devoir faire la discrimination ? Quel réjouissant paradoxe !

Et pourtant, de quelque côté qu'on se tourne, il n'y a pas moyen de se tromper. Jésus nous a donné tant et tant d'avertissements. Même la chute dans la fosse ne représente qu'un épisode, vigoureuse claque pour le réveil de l'aveugle imprudent et naïf. Non, il n'y a pas possibilité de se tromper. Nous sommes cernés de toutes parts :

A l'extérieur, la vie qui nous malmène aussi longtemps qu'on s'obstine à la mener.

A l'intérieur, la transparence grandissante.

Puissions-nous dans la plus simple des simplicités, dans l'évidence joyeuse, dire comme Sri NISARGADATTA : (entretien 78)
Ses paroles étaient vraies, et donc elles se sont réalisées

Marie-France Henry



Ils ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides, dit Jésus, exprimant au logion 28 sa compassion à l'égard des « fils des hommes ». Ce vide qu'il faut accueillir, cette ivresse qu'il faut rejeter pour pouvoir accéder à la « métanoïa », cette lumière qui ne peut être cachée, c'est le trésor qui est nôtre, ici et maintenant, et que nous ne voyons pas...

Trois lignes suffisent pour exprimer les diverses facettes d'un logion qui concerne le « dedans » et le « dehors » et trace l'itinéraire de l'erreur de l'individuel au collectif et au cosmique.

Je suis aveugle à l'éclatante évidence de la Réalité dans la mesure où la force d'un mental sûr de lui m'impose l'ivresse du mensonge. C'est mon mental aveugle qui me conduit chaque fois que je cède à l'enchantement de ce que je crois posséder : mes idéologies, mes passions, mes « croyances », mes prétendues connaissances foncièrement opposées à la *Connaissance* où le moi disparaît. Enfermé dans la prison du psychique, je suis aveugle à la simplicité lumineuse du Réel. Enchaîné par l'« avoir », je suis incapable de me dépouiller pour retrouver, avec le Vide, la plénitude potentielle de l'Être à laquelle pourtant j'aspire...

L'erreur est contagieuse et tout est lié... De proche en proche, mon ivresse communicative devient, pour l'autre, source d'aveuglement. Victime de mes propres fantasmes, « j'attire le cœur » d'un autre aveugle comme le dit fortement le texte littéral du logion. Et nous savons que dans le langage de l'*Evangile selon Thomas*, le « cœur » symbolise la confusion psychique où les faux guides entraînent leurs adeptes en les détournant de leur voie.

De faux guides en faux guides, l'erreur se propage. Comment ne pas voir dans cette insidieuse contamination la montée du désordre planétaire qui caractérise notre monde actuel avec ses violences, ses idéologies meurtrières, ses « certitudes » mensongères et contradictoires, ses fanatismes démentiels ?

Ainsi s'égarant, jusqu'à la « chute » dans la fosse — symbole de *l'enfer* qu'ils ont eux-mêmes créé — ceux qui prétendent guider les autres et qui sont inaptes à l'ascèse qui leur permettrait de se connaître... Une toute autre tradition — mais ne s'agit-il pas de la gnose éternelle ? — dénonce, à la faveur de la même image, l'égarement des ignorants :

*...Ils s'estiment sages et pleins d'un haut savoir.
Ils tournent en rond, pleins de folie, incessamment meurtris,
Comme des aveugles qu'un aveugle conduirait. (1)*

Mais si l'erreur est contagieuse surtout lorsqu'elle s'appuie sur des « pouvoirs », la vérité ne l'est pas moins et, chaque fois que nous l'accueillons dans l'humilité et dans l'amour, elle rejoint en silence les chercheurs qui sont prêts à la recevoir...

Les divers logia se complètent et les « niveaux gnostiques » apparaissent dans l'ensemble de l'Évangile. Un curieux parallélisme s'établit entre les logia 28 et 34 qui concernent l'aveuglement des « psychiques » et le bouleversant logion 13 qui définit la véritable initiation. L'ivresse intervient dans les deux cas mais il n'y a rien de commun entre les deux « ivresses : la source bouillonnante » à laquelle Thomas s'est enivré symbolise la Réalité et non un illusoire pouvoir temporel fondé sur un mensonge.

Au logion 13, le *vrai Maître* s'efface : il a fait son temps et rempli sa mission à l'égard du disciple élu. Il a donné à Thomas la Connaissance en le dirigeant vers son propre Maître intérieur. Là *et là seulement* se situe la vocation du Maître authentique.

Paule Salvan

(1) Mundaka Upanishad, 1. 2. 8.



RECHERCHES

APHORISMES

Ce corps et ce psychisme, que je crois moi, ce n'est rien, et c'est tout. Ce n'est rien en tant qu'individu, car l'individu n'existe pas ; rien n'a d'existence isolée dans le cosmos. C'est tout en tant que manifestation, en un endroit et en un moment, de la totalité-une de l'Esprit non manifesté.

Même s'il l'ignore, l'homme est immortel ; dans sa profondeur réelle il est l'Être. Même s'il l'ignore, l'assassin le plus monstrueux est l'Être, l'animal le plus féroce est l'Être.

Satan n'est Satan que parce qu'il ignore qu'il est Dieu.

Le « Poverello » d'Assise ne pouvait ignorer Dieu, il ne vivait que de lui et qu'en lui.

Il ne faut rien rejeter, il faut tout accomplir. Le chagrin le plus personnel, qui fait sangloter ; la colère qui éclate ; la haine tapie dans l'ombre ; la pensée la plus vile et la moins avouable : tout doit être admis, vu et suivi dans sa manifestation, accompli ; et tout disparaît alors, comme la vague ou l'éclair ; et les traces, les plaies qui en restent, se cicatrisent naturellement.

Seule subsiste la conscience, qui voit la manifestation naître et mourir.

M. Conrad



POUR CEUX QUI PRETENDENT NE PAS VOIR

C'est à la suite de la rencontre de Marsanne que m'est venue l'idée d'examiner ce que pouvait être la position des « personnes qui ne voient pas » et pourquoi celles qui « voient » s'acharnent à leur montrer l'évidence. Et bien, c'est simplement par amour, car deux être se regardant enfin face à *non-face*, quel soulagement, quelle liberté, quelle joie, quelle facilité ! Car il s'agit bien de la liberté. Ceux qui ne *voient soi-disant pas*, s'essaient en pure perte à nous faire croire que nous sommes — les pauvres —, illusionnés, confondus d'orgueil, voire méprisants ; et tout cela est bien normal. Le mental, ce tueur de la spontanéité et de l'amour, ce tueur de vérité, a comme réaction habituelle de cataloguer à son image ce qu'il ne pourra *jamais comprendre*.

LA VERITE NE SIGNIFIE RIEN, ELLE EST,

et ce que le mental *croit* (pure hallucination) c'est qu'il peut découvrir le sens de la vie, quelle blague ! Réduire la vie à un ensemble d'idées coordonnées (qu'il veut coordonnées), dites cohérentes, raisonnables, pour se justifier. Or, *réellement*, la vie n'est pas cohérente, raisonnable, n'a pas besoin de se justifier, elle *est*. Elle se confond avec la vérité (pas la vérité spéculative), la vérité méta-physique n'est pas logique, ni irrationnelle, ni laide, ni belle, ni illogique, ni rationnelle, c'est ce qui est.

Et pour se donner une petite chance, il faut voir une bonne fois pour toutes que les catégories d'éveillé, de pas éveillé, de sage, d'ignorant, de personne réalisée ou non réalisée, de voyant ou de non-voyant *n'existent pas* et tout simplement parce que ce sont des catégories, des délimitations, des vues limitées, des balivernes (toute dualité s'effondre). Ce sont des croyances mentales que la pensée surchargée d'émotions réprimées véhicule car elle en a besoin pour continuer, pour bouger, chercher *mais dans des domaines où elle ne peut fonctionner*. Comme si je voulais boulonner un rail avec une aile de mouche morte. La pensée est très utile mais il faut savoir où elle s'arrête et cela seul le vide peut le voir car il l'englobe. Car tout être *est*, il n'y a aucun mystère là-dessous ; le sage n'a rien de plus ni de moins que l'ignorant. Il ne s'agit pas d'avoir (fonction stupide de la pensée qu'elle invente en « l'absence d'être ») ; on ne peut rien avoir, posséder, absolument rien, toute tentative, en ce sens est vouée à l'échec total, c'est impossible. L'avoir n'est possible que quand le monde dort. Il faut « arriver » à un *désespoir total* de la pensée en ce domaine et le désespoir est très bon, très vivant, c'est le surgissement de

l'émotionnel sousjacent qui fait voir le mécanisme issu du passé à l'œuvre par l'intermédiaire de la pensée. *La pensée refuse toujours*, il ne s'agit plus de vouloir être aimé, c'est impossible, il s'agit d'aimer, de se donner, de s'ouvrir, de se *vider* enfin, de vider son sac comme on dit, il s'agit d'être, donc d'être heureux enfin, car rien ne l'interdit sinon « la pensée que c'est interdit », être heureux non pas émotionnellement mais par l'acceptation totale de tout ce qui surgit (et ça surgit déjà !) *toujours*.

Rien n'énerve plus la pensée que ce qui est *simple*. Car alors plus rien n'est à chercher, cela surgit immédiat, évident, facile, pour tous *sans restriction*.

Ici, donc pas ailleurs, pas là-bas au loin dans le passé ou dans l'avenir. Le passé n'existe pas, hier n'est que mémoire ; demandez aux enfants, seul maintenant existe, éternel, toujours présent, demain n'existe pas, c'est de la mémoire aussi, et toutes ces pensées surgissent où et quand, ici et maintenant.

Rien à retirer, rien à retrancher, facile, simple, évident, ici et maintenant, on ne peut l'imaginer, c'est *ici et maintenant* (pas demain ou hier), le vide c'est ici et maintenant, tout en vient tout y va.

Ne vous refusez plus rien, c'est trop dur et vous n'aurez jamais ce à quoi vous pensez car vous n'avez même pas votre pensée, elle surgit c'est tout, je vous aime, nom de Dieu !

Dominique Anglesio

VOYAGE INTERIEUR

Faisant un retour sur le long voyage que je viens de finir, il m'est très difficile de dresser un bilan juste. Dans la mesure où on désire la vérité, savoir dire la vérité devient contestable. Plus on apprend, plus circonspect on devient, circonspect à l'égard de la vérité. C'est pourquoi je ne voudrais pas me contenter d'un récit.

Ainsi le maître Nisargadatta disait lorsque j'étais près de lui il y a un an, « Tout ce que je vous dis aura son ample effet plus tard ». Et, en effet, c'est avec bien du recul, que la vue des choses, au lieu de s'estomper, devient plus limpide, moins complexe,

moins déformée, plus proche. C'est ainsi que ce voyage eut pour moi la signifiante d'un pèlerinage vers l'intérieur, non pas symbolique, mais un voyage de l'exploration de l'inconnu ; aussi, ce que je puis dire sur ce pays reste forcément inédit.

Le maître Maharaj Nisargadatta à Bombay était la première étape. En le quittant après quelques semaines j'étais sûr d'y revenir.

Pour ce qui est de la relation aux Maîtres, appelés « Sat-Sang » en Sanskrit, et que les écrits sacrés nous indiquent comme étant si essentiels pour les « chercheurs » de la vie intérieure, je dirais que ce n'est pas une question de recevoir mais davantage une question de *s'ouvrir*, car, ce que nous sommes supposés recevoir, nous le *sommes* déjà.

Cette ouverture, cette vulnérabilité est implicite dans le logion 37. Cela ne suppose pas une ouverture seulement à la présence physique du maître. Si je garde cette ouverture, cette nudité, même éloignée physiquement du maître, ce que Maharaj disait aura lieu : l'esprit du maître se montrera dans mes rapports avec autrui.

Le fait que les maîtres, ainsi que les écrits sacrés, nous avertissent judicieusement du danger des mots, et des écrits, et qu'en même temps ils nous enseignent par un flot de mots, est ressenti comme un vif paradoxe. Où en est-on, bon Dieu ? Evidemment les mots servent à évoquer l'au-delà des mots, mais méfions-nous de les expliquer, de les discuter et de les répéter comme des perroquets.

Parmi les nombreux écrits de l'antiquité et d'autres époques chacun peut éliminer à son gré ce qui ne lui convient pas. Mais qu'il n'opte pas pour un écrit plutôt que pour un autre car cela indiquerait toujours un attachement au mot. Les quelques paroles de l'éminent maître silencieux, Ramana Maharshi, montrent clairement que le seul moyen dont il dispose pour indiquer l'invisible, l'intangible, le non-pensée, c'est d'utiliser des exemples pertinents ou de pratiquer le silence. Son pouvoir était alors frappant.

Ce long voyage m'a conduit auprès d'autres grands maîtres. Est-ce qu'un seul ne suffisait pas ?, me demandait quelqu'un. Puisqu'il s'agit d'effectuer un voyage d'exploration vers l'intérieur et non pas de faire une collection de gourous, ce n'est pas le nombre extérieur qui compte. Parmi eux, il y avait l'unique Krisnamurti, toujours précis et parfaitement lucide. Je me rap-

pelle une petite phrase astringente et explosive : « Le temps c'est la mort ». Trois mots en anglais : « time is death ». Oui, apprécier cette étincelle et la vivre sont deux choses opposées, n'est-ce pas ? La vivre serait vivre hors du temps, mort à soi-même.

Un autre grand maître également unique en son genre, auprès duquel j'ai séjourné quatre mois, était un grand soufi sur qui on a dit des choses remarquables. Mais tout d'abord, que veut dire soufi ? Le soufisme n'est ni une secte, ni une école, ni une religion. On peut dire d'une école qu'elle est soufie, mais le soufisme ne peut pas être une école. En d'autres mots, un sage pourrait fonder une institution, mais l'institution n'est pas une sagesse.

Ce soufi authentique, Bawa Muhaiyaddeen, sortait des forêts de Sri Lanka il y a 45 ans environ. Les photos de cette époque montrent un homme d'environ 70 ans. C'est un personnage qui sort de l'ordinaire et qui par sa vie défie les normes. C'est connu qu'il ne mange strictement rien. Par contre, il aime cuisiner pour deux ou trois cents personnes journalièrement. Mon intention n'est pas de faire part ici de mes impressions, ni de faire du prosélytisme. L'envergure de ce grand petit homme frêle est si vaste ! Et son corps physique embrasse tout un siècle, ses yeux et ses dents sont en parfait état, sa peau est sans rides, sa voix est celle d'un jeune homme. Quant à ses pouvoirs, je suis bien incapable de les apprécier !

Ayant rencontré et écouté de grands sages et aussi approfondi les écrits des sages de l'antiquité et d'aujourd'hui, je réalise que la vérité dont ils parlent tous est une vérité éternelle sans jamais que cela ne change.

Un si remarquable défilé de femmes et d'hommes qui ont réalisé cette Unité et qui ont su détruire les illusions qui entraînent l'homme dans le désarroi me rend tellement reconnaissante ! Mes égards et mon espoir pour l'humanité grandissent quand je songe à tous ceux qui ont résolu le but de la vie par leurs efforts assidus.

Il n'y a pas un unique et suprême représentant de Dieu par sa perfection. L'Un, servant à désigner l'Absolu, ne peut être un individu. Celui-ci n'existe pas en tant qu'entité séparée. Un corps isolé, une cellule isolée, n'existe pas.

Dire : « Dieu nous a créés », c'est mal s'exprimer. Le mot « créés » parle de la mort car cela nous situe dans le passé, tandis que le seul Créateur est le moment présent. Mieux vaut dire que chaque vie est l'événement cosmique et fluide, il devient manifeste par l'intelligence universelle qui demande à être et éprouve la joie de se reconnaître.

Ce que nous sommes réellement, c'est ce qui est perçu dans l'instant créateur-invisible, ni né, ni mort. Et il nous faut le vivre instantanément.

Un maître nouveau ou d'antan ne peut nous réveiller. L'essentiel c'est de reconnaître le *maître-présent* en nous.

Paula Mango

SUR METANOIA ET SRI NISARGADATTA MAHARAJ

Yoga signifie se lier, se relier. C'est l'étymologie du mot religion. Ce qu'enseigne Sri Nisargadatta Maharaj est le « n-yoga », le non-yoga. A quoi pourrions-nous nous relier puisque nous sommes déjà la Suprême Réalité ! Le Maharaj est un sadguru comme Jésus. Il oriente continuellement nos « Je suis un corps » vers notre véritable nature. Il fait de chacun le disciple de sa propre source, de l'Être, et l'Être est le même pour tous. C'est une approche directe du centre de soi-même. C'est le « quitte tout et suis moi » des Évangiles.

« Nisargadatta » le nom adopté par Maharaj signifie « présence innée ». « Métanoïa » signifie « orientez-vous, retournez-vous ». Répandre un tel message de libération est certes louable, mais il ne peut agir que si l'on dépasse sa formulation. Cette revue cherche à faire connaître et à approfondir l'approche de la vérité. Un texte peut faciliter une mise au point intellectuelle, il peut constituer une leçon de rigueur sur son fonctionnement propre vis-à-vis de ce que l'on recherche, mais il n'est pas possible de continuer longtemps à ce niveau là. On découvre bientôt que les paroles d'un maître ont plus d'intérêt à être approchées sans intermédiaires. Que le besoin de trouver sa véritable nature n'a aucun besoin de propagande et qu'il est utile que le chercheur se mette lui-même en peine de trouver ce qui lui manque et essentiel que se développe sa soif d'eau vive.

Toute recherche, toute ascèse, n'a pour but que de permettre de découvrir ce qu'il y a au-delà des formes et des mots. Tant que ce contact n'a pas eu lieu toute image ou parole ne provoque que la formation de nouvelles images et paroles. La lumière demeure voilée par l'image qui l'exprime. Les paroles rapportées par Thomas, ou celles prononcées par Maharaj expriment des con-

cepts qui, appliqués, ont le pouvoir de détruire nos concepts et se dissoudre ensuite. Il est indispensable donc de vivre profondément ces paroles. Jésus me dit que la pierre d'angle est toujours en-dehors de l'univers mental qui me fournit l'image du monde que j'adopte. Cette pierre d'angle, je peux l'appeler « vide », « amour », « présence de dieu », « lieu d'où je regarde », « Père », « Je suis » etc... l'essentiel est que ce terme exprime une expérience vécue. Un comportement, un exercice, offrent des possibilités de découverte que n'auront jamais les idées.

Dans l'Évangile selon Thomas, la seule indication d'une démarche de ce genre, mais répétée deux fois, est de s'appuyer fortement sur ses reins. Si je suis attentif je m'aperçois que ce mouvement intérieur ramène à l'endroit d'où je regarde. Et si je me place d'abord en ce lieu — familier à tous ceux qui ont rencontré Douglas Harding, cet espace où les données sensorielles deviennent signifiantes —, je remarque que je suis en appui sur mes reins. Toutes les tensions physiques descendent vers les pieds et je demeure simple observateur de différentes choses dont une qui porte mon nom, de ses sentiments, de ses pensées conditionnées par les déplacements de son attention, et du souffle reliant le tout. Je puis être ce simple observateur parce qu'étant distinct de tout cela, sans forme, libre, pur témoin. Une fois découvert cela, il suffit de se laisser doucement aspirer par cette présence de l'Être.

C'est la nostalgie de la liberté qui est notre moteur. Il faut être ardent (...« un feu, une épée, une guerre »). Un ambitieux, un passionné dans la vie sociale est invincible. Toutes ses énergies sont polarisées par sa volonté de conquête. Avec entêtement il va « faire » jour et nuit et il gagnera. Dans la recherche intérieure, il faut posséder la même intensité, mais dans le « non-faire ». Voilà la seule mais réelle difficulté. Il faut profondément ressentir l'évidence que nous ne pouvons pas être séparés du « Royaume du Père » et comprendre le processus qui a créé cette apparente division. Découvrir cette évidence c'est constater que ce que nous cherchons n'a jamais été perdu, qu'il est constamment là et que la structure de notre recherche est notre unique et continuel obstacle.

Quand notre personnalité commence à se former, dans la petite enfance, elle s'identifie tout naturellement aux formes que la conscience lui permet d'apercevoir. L'enfant ne peut assimiler l'univers qui l'entoure que grâce à son intellect et sa mémoire. Plus tard les pulsions vitales et les désirs ne trouvent leur réalisation que grâce à l'activité de plus en plus généralisée de cet intellect et de l'image arbitraire qu'il nous montre de nous mê-

me : l'ego. Je ne perçois ce que j'appelle réalité qu'à travers lui et sa mémoire, dépositaire des règles qui déterminent mon comportement et mes convictions.

Un jour, la lucidité qui est impersonnelle entre fortuitement en jeu et je découvre un niveau où toutes mes certitudes se trouvent en porte-à-faux et où émerge un univers d'une densité entièrement nouvelle. J'aperçois mon ego, hypnotisé par son éternel monologue, et la manière dont mes pulsions le manipulent. Je découvre également combien il est inutile de vouloir l'améliorer, ce que je m'efforce de faire sans cesse. Je vois simplement que je me trompe : je ne suis pas cela ! Il s'agit de laisser vivre ce robot sur ses propres ressources et retourner mon attention vers ma conscience reliée à mon être d'où je puis observer et éventuellement comprendre l'ensemble du processus. Cette attention est aussi énergie, l'ego abandonné à lui-même doit rapidement s'éteindre, il va donc tout faire pour solliciter à nouveau mon attention et m'identifier encore à lui. C'est alors le 3 contre le 2 et le 2 contre le 3, le père contre le fils, et si l'homme mange le lion il se dresse unifié dans la lumière, sinon il est lui-même ténèbres.

Se retourner, c'est découvrir en action (et non pas en pensée) que la conscience seule perçoit et qu'elle est indépendante de ce processus qui depuis ma naissance a permis la structuration de cette « conscience-qui-doit-prendre-conscience-d'elle-même » pour arriver à se dégager de l'erreur. Un des pièges est le sentiment d'avoir à « mériter » cet éveil. D'avoir à accomplir des tâches ingrates, faire des efforts, souffrir, « payer » en quelque sorte le droit d'être nous-mêmes. « Les premiers seront les derniers ». Le candide à l'esprit vierge de toute notions de spiritualité peut en un éclair découvrir son unité profonde avec tout le manifesté. Ici, il n'est pas donné selon la justice humaine. « Suis-je un partageur ? », demandait Jésus à ses disciples ? Quand Ramana Maharshi a atteint l'illumination à l'âge de dix-sept ans, il ne connaissait pas, de son propre aveu, le sens de « atman » et « brahman » !

« Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi » va de pair avec « le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer sa tête ». Il faut tout abandonner, tout perdre. Dire « je ne suis pas ce corps », c'est avoir connu le cadavre. Et c'est le terme juste : pour l'ego c'est la mort. Ceux qui ne sont pas déterminés à aller jusqu'au bout, quoi qu'il leur en coûte, ne doivent pas rester sur ce chemin qui devient très dangereux pour eux. Le contact avec la vérité, même fugitif, est ineffaçable. Si on a perçu la réalité mais que l'on ait peur de lâcher l'identification au corps et aux mots, on demeure entre deux chaises et on risque de perdre

tout goût de vivre. Ou de devenir fou comme Nietzsche, qui bien qu'ayant connu l'intensité du Vide n'a pu se décider à abandonner l'ivresse du brassage des idées ! Quand la germination est si peu que ce soit entamée, on ne peut plus revenir en arrière. Quand le grain a commencé à gonfler, il germe ou il meurt !

Il y a véritable intelligence à voir que l'on n'est pas à même de traverser le feu de la discrimination. Il n'y a qu'une seule voie, qu'une porte, tôt ou tard il faut sauter dans l'inconnu. Mais pour l'atteindre il y a plusieurs itinéraires. Il faut savoir si l'on peut supporter la marche forcée ou si on a besoin d'étapes progressives pour se familiariser à la présence du Vide. Les exercices respiratoires du yogi, la piété ardente du dévot, la tension immobile de l'arc du moine zen aboutissent à cette même rencontre de l'instant et de son contenu : soi-même.

Différentes ascèses traditionnelles permettent à la volonté de s'assouplir, au besoin d'agir de s'épuiser, aux sentiments de se purifier, à l'intellect d'apprendre à s'effacer. Elles permettent surtout d'accroître le besoin du lâcher-prise qui, si on ne cesse de chercher, fera inévitablement un jour basculer le chercheur dans la Réalité. Si l'on éprouve donc le besoin de s'appuyer sur une discipline relevant de tel ou tel courant religieux pour poursuivre sa quête, il faut le faire, mais alors abandonner Thomas. On ne peut pas servir deux maîtres.

Quant à ceux qui trouvent dans la fréquentation intellectuelle des grands textes un merveilleux passe-temps, une occupation plus intéressante que les échecs ou la fréquentation des arts, ils devraient posséder suffisamment de lucidité pour ne pas discuter la manière dont ces textes doivent être interprétés quand ils n'en font rien eux mêmes. Ces paroles sont faites pour la consommation, et non pas pour être admirées dans leur formulation comme des bibelots dans une vitrine.

La Réalité ne peut être que Etre, Conscience, Félicité. Cette Réalité est sans aspect, sans contours, sans couleur, sans caractéristique. L'Etre est le contenant de toutes ces notions, il les précède. On peut dire « je ne connais pas la félicité », à la rigueur « je ne suis pas conscient » mais on ne peut pas dire « je ne suis pas ». Il y a contradiction dans le seul fait de le formuler. Cet Etre ne peut être appréhendé que dans l'instant présent. En abandonnant toute activité, tout effort, toute mémoire, il ne peut demeurer que ce qui EST fondamentalement : le « je suis » non exprimé mais vécu, qui est indicible et inconnaissable puisqu'antérieur à toute capacité de formulation. Ce que, de toutes façons, je suis toutes les nuits dans le sommeil profond n'est pas à conquérir, n'est pas à rechercher puisque c'est le fondement

même de ma personnalité. Il s'agit de cesser de m'agiter et dans le silence intérieur de le percevoir. Il ne s'agit pas d'une « vérité ultime », d'une élévation sublime, il suffit simplement que je retourne en arrière, que je retrouve l'état de conscience des premiers jours de mon existence.

On peut alors se poser la question : que faire lorsqu'on a lu et relu Thomas ?

On ne peut rien faire, ni rien ne pas faire. Puis-je disposer de quoi que ce soit ? Existe-t-il une seule chose qui m'obéisse ? Puis-je ne pas penser, ne pas respirer, contraindre un être à agir de manière étrangère à sa nature ? Mes seules actions justes sont spontanées, sans justifications préalables et sans buts. Pour agir ainsi je dois me tenir dans l'inconnu que révèle l'instant présent. Le « je suis » sans formulation qui est toujours plus proche de moi que mes pensées, mes émotions et même ma respiration. C'est ce qui n'est pas réel en moi qui recherche les comparaisons, les preuves, les commentaires. Tout cela est une fuite, c'est tourner le dos à la lumière que désigne Jésus. C'est entretenir ce vieux besoin d'amasser des connaissances, des mérites, des possibilités d'illumination. C'est absurde.

« Il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits ».

« Le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas ».

« Ils ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides ».

« J'ai jeté un feu sur le monde et je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase ». Ces paroles sont éclatantes. Ai-je besoin d'un intermédiaire pour en être touché ? On peut parler de ce qui détourne du but, de ce qui n'est pas la recherche ; mais la vérité, l'essence est indicible, elle ne peut être que vécue. La seule chose nécessaire est l'ardeur, la ferveur et cela ne peut pas s'apprendre.

Ces mots que je trace ne sont qu'une sollicitation à nous tenir dans cet espace que nous fuyons sans cesse bien qu'il soit la racine même de notre existence. Un billet de chemin de fer n'est que potentiellement un voyage, faut-il encore prendre le train... même en marche.



« Il y a de la lumière dans un être lumineux et il illumine le monde entier ». Maharaj dans sa maison inconfortable du quartier misérable de Bombay où il vit, draine dans une pièce bruyante les chercheurs de vérité du monde entier. Il y a pourtant peu de chemin à parcourir pour percevoir cette conscience primordiale vers laquelle inlassablement il ramène chacun.

Seuls ceux qui recherchent avant tout cette liberté foncière peuvent apprécier à son prix le « ce qui voit en nous sans tête » tel que le définit Douglas Harding. Je me suis ouvert à Maharaj de cet outil, précieux car non-conceptuel, permettant de découvrir que même le sens de la vue porte témoignage du vide initial où toutes choses apparaissent. Il m'a dit : « C'est bien, poursuivez cette pratique, demeurez dans ce vide et trouvez-y votre véritable nature. Elle est libre comme la lumière, comme l'air. Vous êtes en fait beaucoup plus subtil et réel que la lumière et l'air. Stabilisez-vous, maintenez-vous tranquillement à ce niveau et un jour, spontanément, cette présence prendra conscience de sa source. Continuez. »

C'est dans ce vide, ce creux intérieur, j'espère, que résonneront les paroles de Sri Nisargadatta Maharaj.

Paul Vervisch

MAHARAJ - Les mots sont formulés par l'intellect et ils n'ont de signification qu'au niveau de l'intellect. Vous ne pouvez ni vous sustenter, ni vivre du mot « pain », il transmet simplement une idée qui ne devient signifiante qu'au moment où vous mangez. De la même façon je vous dis que votre état normal (d'être éveillé) n'est pas verbal. Je pourrais ajouter qu'il s'agit d'amour-sagesse manifesté en action, mais ces mots transmettent bien peu de choses si vous ne pouvez expérimenter ce qu'ils expriment dans sa plénitude et sa beauté.

L'expérience ne peut pas être transmise par des mots, elle se révèle dans l'action. Vous avez appris et prononcé tant de mots ! Vous connaissez tout, mais vous ne vous connaissez pas vous même. C'est parce que l'on ne peut pas connaître sa véritable nature au travers des mots. Seule l'intuition directe vous la révélera. Regardez, cherchez à l'intérieur.

QUESTIONNEUR - C'est très difficile. La vie mentale n'est qu'un flot continu de mots.

MAH - *Ce n'est pas une question d'être facile ou difficile. Vous n'avez qu'une alternative : essayer ou non. Cela ne regarde que vous.*

QUEST. - *J'ai souvent essayé, mais en vain !*

MAH - *Essayez encore. Si vous persistez, quelque chose peut se produire, mais si vous cessez vous êtes coincé ! Vous pouvez connaître tous les termes de la Spiritualité, citer les Ecritures, être un brillant orateur, sans vous connaître vous demeurez un sac d'os. Ou vous pouvez être une personne effacée, insignifiante et néanmoins rayonnante de compassion et de sagesse.*

QUEST. - *Comment parvenir à me détacher de mes soucis ?*

MAH - *Ne vous souciez pas de vos soucis, simplement : soyez. Ne vous efforcez pas d'être paisible. Ne faites pas de « demeurer paisible » une tâche à accomplir. Ne soyez pas en effervescence dans votre approche du « paisible », malheureux dans l'approche du « être heureux ». Soyez simplement conscient d'être et demeurez présent à cette conscience. Ne dites pas : « D'accord « je suis », et après ! » Il n'y a pas d'après. Cet état est hors du temps.*

— *Essayez d'être, simplement d'être. Le mot essentiel est « essayez ». Accordez-vous chaque jour suffisamment de temps vous permettant de vous asseoir tranquillement et essayez, essayez simplement d'aller au-delà de votre personnalité, de son avidité et de ses obsessions. Ne demandez pas comment, cela ne peut pas être expliqué. Efforcez-vous jusqu'à ce que vous réussissiez. Si vous persévérez, il ne peut y avoir d'échec. Ce qui importe avant tout est la sincérité, l'ardeur. Il faut que votre personnalité vous donne la nausée, que vous perceviez le besoin urgent de vous libérer de cette identification inutile avec une poignée de souvenirs et d'habitudes. Ce ferme refus d'accorder crédit à tout ce superflu est le secret de la réussite.*

Après tout, vous êtes ce que vous êtes à chaque instant de votre vie ! Seulement vous n'en êtes jamais conscient, excepté peut-être, lorsque vous êtes sur le point de sortir du sommeil. Tout ce dont vous avez besoin est d'être « conscient d'être », non pas en tant qu'affirmation verbalisée, mais comme un fait toujours présent. La révélation d'Être vous ouvrira les yeux sur ce que vous êtes. Tout cela est très simple. Avant tout, établissez un contact constant avec vous-même. Soyez dans vous même tout

le temps. Dans la conscience de soi afflue toutes les grâces. Débutez comme un centre d'information, une connaissance délibérée et épanouissez-vous en un centre d'amour en action. « Je suis » est une graine minuscule qui germera et deviendra un arbre immense tout naturellement, sans trace d'effort.

— Toute dépendance des autres est futile, car ce qu'un autre vous a donné, un autre le prendra. Seul ce qui est à vous au commencement demeurera à vous à la fin. N'acceptez aucun guide, aucune direction, à moins qu'elle ne vienne de l'intérieur de vous et même effacez tous souvenirs car ils vous égareront.

— Souvenez-vous, rien de ce que vous percevez n'est à vous. Rien d'authentique ne peut avoir accès à vous de l'extérieur. Seuls vos propres sentiments, votre propre compréhension peuvent être utiles et révélateurs. Les mots, entendus ou lus, vont seulement créer des images dans votre esprit, mais ce que vous êtes n'est pas une image mentale. Vous êtes le pouvoir de perception et d'action derrière et au-delà de l'image.

— Aimez-vous moins. Aimez moins votre corps, vos possessions. Ce qui est véritablement Vous n'a aucun besoin d'amour. Il EST amour. Lâchez toutes ces formes, tous ces masques et l'amour s'aimera lui-même. Ce que vous croyez aimer n'a aucune réalité. L'être n'a aucun besoin d'amour ou de quoi que ce soit.

— Les mots pointent, indiquent une direction. Il faut s'y rendre, mais sans les emporter avec soi.

— Ce n'est jamais la personne qui est libérée, c'est de la personne qu'on est libéré.

— La conscience seule accorde la conscience. Adorez-la comme la forme la plus haute de vous-même.

— Vous êtes le thème même de méditation de votre conscience.

— La connaissance vécue du « Je suis » est infinie. Vous l'avez conditionnée à se limiter à un corps !

— Inversez votre démarche. Remontez en arrière, retournez vers la source.

BIBLIOGRAPHIE

BRUNON (Georges) - MOLINARI (Pierre). - « Le Geste créateur et l'Aïkido ». Monaco, Editions du Rocher 1980 (Savoir-Etre).

Epoque bénie que la nôtre où tant de techniques nous ramènent à « la chose ». La chose, le vide. L'art, le sport, la poésie, le geste pointent vers l'essentiel pour celui qui a soif. Tout nous est donné sur un plateau, même l'enseignement secret tibétain, cet enseignement immémorial : faire le deux UN. Prend qui veut. Et se font jour les pionniers de notre fin de siècle, que ce soit en peinture, sculpture, tapisserie, théâtre, mime, et... l'aïkido. Beauté de la multiplicité qui exprime le UN. Splendeur de cette multiplicité qui ramène au UN celui qui voit et qui pratique.

La source de l'aïkido, Maître UYESHIBA, homme d'amour, explose toute entière dans son expérience :

« J'eus la sensation, dit-il, que soudainement l'univers tremblait et qu'une énergie spirituelle, couleur d'or, s'élevait de la terre, entourait mon corps d'un voile, le transformait en corps d'or. A cet instant, mon corps et mon esprit devinrent lumineux. Je pouvais comprendre le babillage des oiseaux et je pouvais comprendre la pensée de « Dieu créateur de l'univers ». « Je compris que la nature des Budô (1) est l'amour de Dieu, amoureuse protection des êtres. Des larmes de joie coulèrent sans fin sur mes joues. » « Depuis lors, j'ai compris que la terre toute entière est ma maison, que le soleil, la lune et les étoiles sont toutes choses miennes. Je fus libéré de tous désirs, non seulement pour ma situation, la renommée ou la postérité, mais aussi de celui d'être le plus fort. Je compris que le Budô ne consiste pas à faire tomber l'adversaire par la force, qu'il n'est pas non plus un instrument pour porter le monde à sa destruction par les armes. Le pur esprit du Budô consiste à accepter l'esprit de l'univers, à répandre la paix dans le monde, à parler correctement, à protéger et à honorer tous les êtres de la nature. Je compris que l'exercice du Budô c'est accepter l'amour de Dieu qui est cette protection et cette vie des choses de la nature ; qu'il convient de l'assimiler dans notre esprit et notre corps. »

Merci à Georges Brunon et Pierre Molinari de nous faire participer à leur voyage intérieur et d'ouvrir ainsi le cœur de leur recherche aux autres. Leur ouvrage est parsemé de perles, on ne peut les citer toutes. En voici quelques-unes.

La proposition est celle-ci : se servir du corps comme d'un instrument pour aller au vide : « Il s'agit de changer de conscience. Quelques techniques et un corps vigoureux ne suffisent pas. Ce ne sont que des instruments au service de l'esprit. » « Oublie l'efficacité, elle te sera donnée de surcroît. » « Les limites de notre corps sont un préjugé. » « On ouvre l'espace. » « Par un certain regard on est dans l'observation fasciné par l'anecdote, avec l'autre on passe dans l'arrière scène. » « On accepte complètement : les périodes hivernales où tout s'arrête. » « L'horreur qui sort de soi ne sont que certaines formes, coques, écorces d'arbres et plantes qui veulent être goûtées ou expérimentées et que la « moralité » condamne ». « Aïkido : respiration ; principe « pneuma ». » « La forme du monde est magnifique, il faut faire en sorte que l'état pacifique du ciel se réfléchisse sur cette terre... »

L'aïkido, porte du Soi : « On écoute l'un, l'autre, sans perdre de vue l'ensemble. » « Etre un vide attentif. » « Habiter l'espace. » « Il est un compas pour construire l'édifice de ce monde. »

Pour ce qui est de la recherche et de l'art : « Peindre n'est pas pratiquer une technique, c'est faire un geste créateur qui, s'il n'est pas soumis à un savoir, est énergétique parce qu'imprégné de l'essentiel. » L'instantanéité dans la peinture : « L'intense spontanéité du moment. » « On passe de l'autre côté du miroir dans un ici-maintenant inversé. » « L'envers est devenu l'endroit. » « Il est urgent de peindre le premier tableau. » « Les voix sont nombreuses qui hurlent pour que se réveille cet homme en accord avec le rythme universel perdu. »

L'aïkido en tant que Soi : « Qu'est-ce qui environne l'environnement ? — C'est le corps créateur. » « Se dépasser soi-même. » « Je suis le vide moi-même ».

Ne retrouvons-nous pas les paroles de Jésus : « Enlevez les vêtements sales de l'esprit, ouvrez-vous à l'évolution céleste de votre esprit et brillez. » « L'espace du dehors devient l'espace du dedans, la conscience du moi devient conscience de l'Univers. » « Notre domaine. » « Absorber l'autre dans son cœur. » « Ne croyons pas ; pratiquons. » « Le mouvement invisible ».

Quand à l'état de spirale : « Elle est infinie, son essence est retournement » : Métanoïa ! « Le cœur est le vide dont parlent tous les mystiques, source d'amour rayonnante. » Si vous expérimentez déjà votre vide, lisez ce livre. Si vous êtes un fou du vide, plongez dans l'aïkido : il vous établira dans ce que vous n'avez jamais cessé d'être.

« L'aïkido est l'Univers. »

Michel Langinieux

(1) Budô . discipline. Art guerrier.

- Le Livre tibétain des morts. Bardo - Thödol. Préface de Lama Govinda. Présenté par Eva K. Dargyay. (Trad. de l'allemand par Valdo Secretan)... Paris, Dervy Livres, 1980 (Collection Mystiques et religions).
- Le Livre des morts tibétain. La grande libération par l'audition pendant le Bardo par Guru Rimpoche selon Karma Lingpa. Nouvelle traduction à partir du tibétain avec un commentaire par Francesca Fremantle et Chogyam Trungpa. Paris, Le Courrier du Livre, 1979.

Au moment où le problème de la mort fait l'objet, dans l'agitation souvent démentielle de l'actualité, d'interrogations angoissées, ce n'est pas par hasard que le *Livre des morts tibétain*, ce « livre-trésor », attribué au bouddhiste Padmasambhava, caché puis retrouvé, fait l'objet de deux versions nouvelles, précieuses pour l'Occidental mal informé des doctrines d'Extrême-Orient et en particulier du bouddhisme tantrique. Le Dr Evans-Wentz avait, à cet égard, accompli en 1927 un remarquable travail de pionnier. Il ne disposait pas alors des moyens de recherche suffisants et d'un « langage » approprié et il admettait lui-même que son texte devrait être révisé.

Les deux traductions en français qui viennent de paraître constituent une nouvelle lecture d'une œuvre difficile qui concerne, comme on sait, le passage de l'agonisant, puis du mort dans « l'état intermédiaire » du Bardo. Précisons tout de suite que, s'il s'agit d'un « secours d'urgence » dans une phase dramatique et irréversible de l'être humain, le *Livre des morts* concerne tout autant, bien entendu, le vivant en sursis qui accepte de s'interroger avec vigilance sur le « problème » de ce que le christianisme appelle ses « fins dernières. »

Assortis d'explications et de commentaires, ces ouvrages permettent enfin d'aborder, à la lumière de la métaphysique tibétaine, la pratique que l'ignorant et le « yogin ordinaire » doivent suivre pour franchir le grand passage, étant entendu que la mort physique n'est que la préface au voyage du « corps mental. »

Les deux traductions, commentées avec une remarquable clarté, permettent au lecteur de suivre les appels que le maître (ou son remplaçant) est censé prodiguer à celui qui, bon gré mal gré, s'aventure dans cet au-delà redoutable. Quelle que soit la pesanteur de son karma qui peut nécessiter jusqu'à 49 jours de passage dans l'état intermédiaire, le voyageur est encouragé, rassuré, engagé à ne pas s'égarer, à recourir sans crainte à la « claire lumière » dont la reconnaissance peut lui rendre sa vé-

ritable nature d'éveillé » (bouddha). Il y a une sorte de tendresse active dans ces lancinantes répétitions qui sollicitent la collaboration du mourant ou du mort : « Noble fils, écoute avec tous tes sens rassemblés... Tu erres dans l'état intermédiaire... » « Tu es maintenant un corps mental. » « Ton esprit est sans support... » « Ne te laisse donc pas influencer par les *visions*, quelles qu'elles puissent être... Si tu les désires tu devras souffrir puisqu'il te faudra errer dans le monde des six états d'existence. » Il s'agit ici d'états confus » où l'on doit éviter de s'attarder pour se dispenser d'une renaissance peu souhaitable : monde infernal, monde des esprits affamés, monde animal, monde des dieux jaloux, monde divin, et on note au passage que le dernier état, en apparence supérieur, est compris dans les six mondes... à éviter.

La lecture de ces textes suppose, chez l'Occidental, une certaine connaissance de la symbolisation imagée qui représente les visions et que l'on peut admirer parfois dans les expositions de tangkas, au Musée Guimet par exemple où sont reproduits des mandalas très éclairants. Le lecteur est ainsi initié aux divers états de l'Être et, puisqu'il s'agit de drames intérieurs, aux skandas ou composantes psychologiques : forme, sensation, perception, concept, conscience, qu'il convient de transcender. Quant aux cinq « tathagathas » que Chogyam Trungpa définit comme les cinq « principaux modes d'énergie de la nature de Bouddha », ils représentent chacun l'une des cinq formes de la sagesse. Mais les « projections » issues d'un mauvais karma, donnent à leur image un redoutable aspect négatif : à titre d'exemple, Vairocana, suivant la vision du voyageur du Bardo, peut représenter la sagesse fondamentale mais peut-être également vu sous l'aspect d'un redoutable buveur de sang...

Ce double aspect caractérise les images qui accompagnent le mort au cours de ses journées cruciales dans le Bardo où Bouddhas et Bodhisattvas lui apparaissent, étroitement unis à leurs partenaires féminines. Selon les potentialités de son karma, sources de son état psychologique, le mort accueille diversement la vision des divinités paisibles (Bouddhas) ou irritées (Herukas). Répétons-le : il ne s'agit pas d'entités distinctes mais d'une vision différente déterminée par le conditionnement antérieur. Et que sont les divinités elles-mêmes sinon des attributs du divin ? Et, pour exprimer l'unité parfaite, les images comportent cette union des contraires que l'Oriental réalise avec une merveilleuse facilité.

L'audition du texte doit donc permettre au voyageur du Bardo d'erecourir à la lumière fondamentale en évitant la « chute dans la matrice » où, saisi d'épouvante, tente de se réfugier celui qui est voué à l'ignorance par la pesanteur de son karma.

C'est dire que le *Livre des morts* ne doit plus être considéré comme un « Panthéon mythique » mais comme la représentation imagée, familière au tantrisme, de processus psychologiques très anciennement connus et dont le monde occidental commence à discerner la profondeur.

A cet égard, les études mentionnées ci-dessus sont si attachantes que l'on ne saurait, tant elles se complètent, faire vraiment un choix entre elles. La première est peut-être plus accessible à l'Occidental mal informé de la pensée bouddhiste mais au courant de la psychologie des profondeurs qui la rejoint. La seconde constitue une réussite parfaite, en ce qui concerne le langage adapté à la psychologie de l'étudiant et du chercheurs occidental.

Nous avons vivement apprécié la saisissante clarté de la version et des commentaires de l'ouvrage de Chogyam Trungpa ; érudit et poète (1) qui vit en Occident depuis longtemps et qui sait parfaitement dégager, pour les lecteurs ignorants que nous sommes, les ressources de ce livre-trésor.

D'origine allemande, le Lama Anagarika Govinda est également très connu en Occident et sa version est assortie de commentaires très clairs correspondant à chaque étape du voyage. On appréciera, dans cette version, les reproductions en couleur de très beaux tangkas tibétains supports de méditation. Le Lama Govinda insiste tout particulièrement sur les rapprochements qui s'imposent avec la psychologie des profondeurs de Jung et Eva K. Dargyay évoque les témoignages troublants de « réanimés » qui coïncident curieusement avec certaines étapes du Bardo-Thödol.

Comme l'avait très justement observé René Daumal, le *Livre des morts tibétain* s'adresse aux vivants comme aux morts. Ne devons-nous pas, comme l'éveillé, apprendre à « mourir à l'instant » si nous voulons connaître, aux tréfonds de nous-mêmes, cette mystérieuse lumière qui appelle à l'intemporel ses élus ?

P. SALVAN

(1) *Les Chants de Trungpa*, (Question de n° 39, nov.-déc. 1980)

Initiation à la grammaire Copte

Cinquième cours

LA NÉGATION

En français, la négation s'exprime par les deux mots **ne...pas**. En copte, plusieurs particules existent pour signifier la négation. Il s'agit des particules **ⲀⲚ ann**, **ⲘⲚ mèn**, **Ⲙⲓⲧ èmp**, **ⲧⲘ tèm**.

Remarque : Si nous donnons beaucoup d'exemples ici, c'est pour permettre à l'étudiant de se familiariser avec le texte copte. Il ferait bien de repérer chaque exemple dans le contexte, c'est-à-dire aux pages 268 à 405 du livre **Evangile selon Thomas**.

I. LA PARTICULE **ⲀⲚ**

C'est elle qui est employée le plus souvent. L'étudiant le constatera par les nombreux exemples qui suivent. A la différence d'autres particules de négation, **ⲀⲚ ann** s'écrit à part, et ne se place jamais avant le verbe.

A. **ⲀⲚ ann** après des verbes de connaissance

a) après le verbe **ⲀⲮⲱⲚ swôn** (qu'on écrit aussi **sown**)

3.13	tèna	-swôn	téwtèn	ann
	vous		connaissez	vous
				ne pas
16.4	sè	-sown		ann
	ils		connaissent	
				ne pas
51.8 et 91.8	tètèn	-sown		ann
	vous		connaissiez	
				ne pas
97.7	nè-s	-sown		ann
	elle		connaissait	
				ne pas
109.6	nè-pchéré	-sown		ann
	le fils		connaissait	
				ne pas

b) après d'autres verbes de connaissance

27.2 et 38.8	tèna	-hè		ann
	vous		découvrirez	
				ne pas
43.4	èntètèn	-imè		ann
	vous		savez	
				ne pas
68.5	sèna	-hè		ann
	ils		découvriront	
				ne pas
89.3	tètèn	-èrnoï		ann
	vous		comprenez	
				ne pas
92.7	tètèn	-chinè		ann
	vous		cherchez	
				ne pas

B. ΔN ann après le verbe $N\Delta Y$ naw (voir)

26.5	k-naw	ann	tu vois ne pas
27.4	èntètna-naw	ann	vous verrez ne pas
28.8	sè-naw	ann	ils voient ne pas
111.5	fna-naw	ann	il verra ne pas
113.8	èrrômè naw	ann	les hommes voient ne pas

C. ΔN ann après le verbe ω , ch (être capable)

32.5	s	-na	-ch	hòp	ann	
	elle	sera	capable (de)	cache	ann	ne pas
55.3 et	f	-na	-ch	èr	ann	
101.3,6	il	sera	capable (de)	faire	ann	ne pas
59.6	tèt	-na	-ch	-kèmkom	ann	
	vous	seriez	capables (de)	pouvoir	ann	ne pas
60.14	f	-na	-ch	a -ss	ann	
	il	sera	capable (de)	faire elle	ann	ne pas
64.25,33	ti	-na	-ch	i	ann	
	je	serai	capable (de)	venir	ann	ne pas
78.8	sè	-na	-ch	swôn	ann	
	ils	seront	capables (de)	connaître	ann	ne pas

D. ΔN ann après le verbe $M\pi\omega\alpha$ èmpcha (être digne)

56.5 ; 80.5	p	-kosmoss	èmpcha	ann	
et 111.8	le	monde	est digne	ann	ne pas
114.3	èn	-s'hiomè	èmpcha	ann	
	les	femmes	sont dignes	ann	ne pas

E. ΔN ann après des verbes ayant trait à la nourriture

a) après le verbe $\omega\gamma\omega M$ wôn (manger)

60.10	fnawomf	ann	il mangera lui ne pas
102.5	fwôm	ann	il mange ne pas

b) après le verbe $\Delta I \uparrow \pi E$ tchi tipè (goûter)

1.3			
18.10	fnatchi tipè	ann	il goûtera ne pas
19.11			

F. ΔN ann après des verbes de sentiment

4.2	fnatchnaw	ann	il hésitera ne pas
13.9	tatapro nachapf	ann	ma bouche acceptera ne pas
37.12	tètnaèr hotè	ann	vous craindrez ne pas
55.2 et	pètamèstè	ann	celui qui déteste ne pas
101.1,4			

G. Les autres exemples se lisent en 5.4,10 ; en 11.4,5 ; en 13.12 ; en 14.14 ; en 19.8 ; en 21.6 ; en 40.3 ; en 44.7 ; en 64.18,43 ; en 95.5 ; en 113.3,4.

II. LA PARTICULE **MÑ**

Elle se place toujours en début de phrase. Dans l'EvTh, on rencontre **MÑ**
mèn surtout dans trois sortes de phrases :

1. **mèn** + le pronom **laaw**
2. **mèn** + le substantif **kom**
3. **mèn** + un suffixe personnel

Il ne faut pas confondre le **mèn** de négation avec le **mèn** de coordination. Ce dernier n'est jamais placé en début d'une proposition, mais entre les deux substantifs ou les deux propositions qu'il relie.

1. **mèn laaw** : 5.4 ; 6.10,11 ; 71.3 ; 74.3

Si **laaw** signifie **quelqu'un**, **mèn laaw** signifie **il n'y a pas quelqu'un**, c'est-à-dire **il n'y a personne**.

Si **laaw** signifie **quelque chose**, **mèn laaw** signifie **il n'y a pas quelque chose**, c'est-à-dire **il n'y a rien**.

2. **mèn kom** : 32.4 ; 35.2 ; 47.2,5

Littéralement : **il n'y a pas puissance**, c'est-à-dire **il n'est pas possible**.

3. **mèn** + suffixe personnel

a) 2 attestations pour le suffixe de la 3^{me} personne du sing. :
41.4 et 86.4

mèn-ta-f : **il n'y a pas pour lui**, c. à d. **il n'a pas**

b) 2 attestations pour le suffixe de la 2^{me} personne du pluriel :
38.4 et 70.4

mèn-té-tèn : **il n'y a pas pour vous**, c. à d. **vous n'avez pas**.

4. Les autres exemples avec **mèn**

2.2	mèn	trèf	-lo
	ne pas	qu'il	cesse
31.2	mèn	prop'hétés	chép
	ne pas	prophète	est accepté
36.2	mèn	-fi	rowch
	ne pas	portez	souci
46.4	mèn	pèt	-tchocè
	ne pas	qui est	élevé

III. LA PARTICULE **ḾTT**

Elle sert à nier un verbe au temps parfait. Si elle est suivie d'un préfixe personnel, elle est liée au préfixe personnel et au verbe. Si elle est suivie du sujet nominal, elle est liée à ce dernier, et elle s'écrit **ḾTE** **èmpè**.

1. **èmp** + pronom personnel + verbe

a) 1^{re} pers. du sing. : **èmp-i**

28.5	èmp	-i	-hè	
	ne pas j'ai		découvert	
92.5	èmp	-i	-tcho	-w
	ne pas j'ai		dit	elles (= les paroles)

b) 3^{me} pers. du masculin sing. : **èmp-èf**

17.5	èmp	-èf	-i,	
	ne pas il est		venu	
65.15	èmp	-èf	-swôn	-ou
	ne pas il a		connu	eux
85.4	èmp	-èf	-chôpè	
	ne pas il a		été	

c) 3^{me} pers. du féminin sing. : **èmp-(è)s**

79.8	èmp	-s	-ô	
	ne pas elle a		conçu	
97.8	nè-èmp	-ès	-imè	
	ne pas elle		savait	

d) 2^{me} pers. du pluriel : **èmp-ètèn**

91.7	èmp	-ètèn	-swôn	-f
	ne pas vous avez		connu	lui

e) 3^{me} pers. du pluriel : **èmp-ou**

9.7	èmp	-ou	-tchè	nounè
	ne pas ils ont		pris	racine
9.8	èmp	-ou	-tèwè	hmès
	ne pas ils ont		porté	épis
15.3	èmp	-ou	-tchpo	-f
	ne pas ils ont		engendré	lui
39.5	èmp	-ou	-bôk	
	ne pas ils sont		allés	
39.7	èmp	-ou	-kaa	-w
	ne pas ils ont		laissé	eux
79.9	èmp	-ou	-ti	
	ne pas ils ont		donné	

2. **èmpè** + sujet nominal + verbe

17.2	èmpè	-bal	naw	
	ne pas a	œil	vu	
17.3	èmpè	-maatchè	sotm	-èf
	ne pas a	oreille	entendu	lui
17.4	èmpè	-kitch	kèmkôm	-f
	ne pas a	touché	main	lui
57.6	èmpè	-p-rômè	ko	-w
	ne pas a	l'homme	laissé	eux

3. On utilise encore **èmp** pour exprimer l'impératif négatif.

Dans ce cas, la particule **èmp** est suivie de **èr** (littéralement : ne faites pas) et du verbe, le tout étant écrit en un seul mot.

6.7	èmp	-èr-tchè	ko'
	ne pas	dites	mensonge !
6.8	èmp	-èr-aa	-f
	ne pas	faites	-le !
93.1	èmp	èr-ti	
et	ne pas	donnez !	
95.3	èmp	-èr-noutchè	
93.3	ne pas	jetez !	

IV. LA PARTICULE **T̄M̄**

Elle se place entre le pronom personnel préfixe et le verbe. On ne l'emploie que dans les propositions conditionnelles négatives, comme il ressort des trois exemples ci-dessous.

24.9	èf	-tèm	-èr	woȳnn
	il	si ne pas	fait	briller
27.1	ètè(tèn)	-tèm	-èrnéstèwè	
	vous	si ne pas	jeûnez	
27.3	ètètèn	-tèm	-irè	
	vous	si ne pas	faites	

V. LE PRÉSENT D'HABITUDE NÉGATIF : **Ma-**

La particule **Ma-** **ma** est placée en tête de la proposition qui est niée. Souvent il s'agit de sentences ou de vérités d'ordre général. Il n'a pas d'attestation dans Ts du présent d'habitude négatif à la première et à la deuxième personne. Seules la 3^{me} personne du singulier et la 3^{me} personne du pluriel sont attestées. Si le sujet est un pronom personnel, **ma** + pronom personnel + verbe s'écrivent en un seul mot. Si le sujet est un nom, **marè** + nom s'écrivent en un seul mot.

1. Quand le sujet est un pronom personnel

a) 3^{me} personne du singulier : **maf**

33.7	ma	-f -kaa	-f	
	ne pas	il met	lui	
76.9	è -ma	-f -ôтчèn		
	qui ne pas	il périt		

b) 3^{me} personne du pluriel : **maw**

45.2	ma	-w	-тчèлè	èloolè
	ne pas	ils	récoltent	raisin
45.3	ma	-w	-kôtf	kèntè
	ne pas	ils	cueillent	figue
45.4	ma	-w	-ti	karposs
	ne pas	ils	donnent	fruit
47.11	ma	-w	-noutch	érp (47.14 mawnètch érp)
	ne pas	ils	jettent	vin
47.17	ma	-w	-тчèлèк	тоýs
	ne pas	ils	cousent	morceau
84.6	ma	-w	mou	
	ne pas	ils	meurent	
84.6	ma	-w	-wônh	
	ne pas	ils	apparaissent	

2. Quand le sujet est un nom : on emploie **Mape marè**

19.9	marè	-nou	-kôbè	hè
	ne pas	leurs	feuilles	tombent
31.3	marè	-soyn	èrt'hèrapèwè	
	ne pas	médecin	soigne	
33.5	marè	-laaw	tchèrè	
	ne pas	quelqu'un	allume	
47.9	marè	-rômè	sè	
	ne pas	homme	boit	
76.11	è -marè	-tchoolès	t'hno	
	où ne pas	mite	s'approche	
76.12	marè	-ffènt	tako	
	ne pas	ver	gâte	

VI. LE FUTUR NEGATIF : **N-**

1. Première personne du singulier : **ni** + verbe

63.8	china	tchè	ni	-èr krôh
	en sorte	que	ne pas je serai	privé

2. Troisième personne du singulier masculin : **nèf** + verbe

47.16 china tchè **nèf** -tèka -f
 en sorte que **ne pas il** gâte lui

3. Deuxième personne du pluriel : **(èn) nètèn** + verbe

59.4 hina tchè **nètèm** -mou
 en sorte que **ne pas vous** mouriez

(dans l'exemple ci-dessus, on a nètèm au lieu de nètèn par attraction du m qui suit)

60.18 tchèkaass **ènnètèn** -chôpè
 pour que **ne pas vous** soyez

4. Troisième personne du pluriel : **nou** + verbe

46.5 china tchè **nou** -ôkp
 en sorte que **ne pas ils** soient brisés

93.2 tchèkass **nou** -notch -ou
 pour que **ne pas ils** jettent eux

93.4 china tchè **nou** -aa -f
 en sorte que **ne pas ils** fassent lui

5. Si le sujet est un nom : **nè** + nom + verbe

21.22 china tchè **nè** -n -léstés hè
 en sorte que **ne pas** les pillards découvrent

22.15 tchèkaass **nè** -p -howt èr howt
 pour que **ne pas** le mâle fasse mâle

Appendice

Mentionnons, pour terminer ce chapitre, une autre négation qu'on lit en quelques passages de Ts, mais qui n'est pas un mot copte proprement dit. Il s'agit de la négation **oudè** ou **outè** qui est empruntée au grec. Voici les passages où on lit cette négation :

ΟΥΔΕ **oudè** se lit en 32.5 ; en 33.7 ; en 76.12 ; en 111.5
ΟΥΤΕ **outè** se lit en 39.5 ; en 44.7 ; en 84.6,6 ; en 102.5,6

Yves HAAS

SOYEZ PASSANTS (log. 42.2)

Réponse du grammairien classique aux lecteurs qui voudraient en rester à la graphie... « singulière » *passant*.

Premièrement

En aucun cas le « vous » dit « de politesse » n'est utilisé dans la langue de l'Évangile selon Thomas : cf. log 12, 13, 61, etc. D'ailleurs il n'existe tout simplement pas en copte, et pour cause ! Imagine-t-on pareille « courtoisie » chez des gens dont la langue, c'est-à-dire la culture, est si simple, si directe, si naturelle ? Ce « vous de politesse » est tout aussi inconnu en grec et en latin (les deux langues majeures du Bassin Méditerranéen de l'époque). Alors...

Deuxièmement

Or donc, *Soyez* est un pluriel : Jésus s'adresse ici à ses disciples, et, par-delà, à nous tous. Et là commence la subtilité grammaticale. Pour que *passant* ne s'accorde morphologiquement pas à ce pluriel, il lui faudrait garder son statut de participe présent parfaitement verbal, c'est-à-dire non adjectivé ou non substantivé. On devrait alors pouvoir disposer d'une série substitutionnelle du genre de celle que voici :

- « Vous tous, là sautez ! Soyez sautant ! »
- « Vous tous, là, mangez ! Soyez mangeant ! »
- « Vous tous, là, travaillez ! Soyez travaillant ! »

Une telle série est aberrante. Conclusion : le participe présent ne peut être attribué que s'il est préalablement « déverbalisé », c'est-à-dire s'il préexiste dans la langue avec un statut d'adjectif ou de substantif (= nom commun). De nombreux participes connaissent ce sort ; certains se présentent à nous avec une graphie différente selon qu'ils sont verbaux ou adj./subst. : convainquant et convaincant, négligeant et négligent, etc.

Passons à l'application sur des exemples qui soient clairs pour l'oreille autant que pour la vue :

- 1) avec le gérondif (= en + participe présent pur) :
 - « En me convainquant, elle... : bref, quitte à me répéter, je dirai qu'elle s'est montrée convaincante. »
 - « En négligeant leurs affaires, elles... : bref, quitte à me répéter, je dirai qu'elles ont été négligentes. »
- 2) sans gérondif :
 - « Le capitaine, précédant ses hommes, suivait évidemment lui-même la compagnie précédente. »

« Nos opinions différant l'une de l'autre, nous n'avons plus qu'à nous séparer. / Nos opinions étant différentes l'une de l'autre, nous n'avons plus qu'à nous séparer. »

On voit clairement la différence : le participe présent pur est invariable ; l'adjectivé s'accorde en genre et en nombre avec le mot auquel il se rapporte. De plus, ce dernier se trouve dans le dictionnaire, alors que le premier, le participe pur, doit partager son identité lexicale avec toute la conjugaison du verbe présenté par le dictionnaire à l'infinitif : ainsi, *différent* est dans le dictionnaire, alors que *différant* n'y est pas et que son existence doit être déduite de celle de *différer*.

L'éventuelle confusion n'est évidemment que syntaxique (accord ou non) si la graphie est la même (-ant) : parlant(e)(s), causant(e)(s), courant(e)(s), etc.

Quant aux participes substantivés, ils suivent le même cheminement logique : le/un, la/une, les/des passant(e)(s), plaignant(e)(s), mendiant(e)(s), etc. On aura donc, par ex. : « Voici la plaignante », « Ce sont des mendiants » ou « Ils sont mendiants », « Soyez des passants ! ».

Et si nous n'avons pas mis d'article devant « passants » dans notre traduction, c'est pour obtenir un effet de plus grande fermeté, comme dans « Sois soldat ! », « Soyez hommes ! », etc.

Voilà.

Quant à la traduction littérale (p. 323), elle souffre d'une omission dans la correction des épreuves d'imprimerie. Un mot à mot plus serré donnerait d'ailleurs : « Soyez, vous, des en-train-de-passer. »

Troisièmement

Finalement, n'y aurait-il pas lieu, pour ceux que la grammaire rebute, de remplacer nos languettes explications par la simple question que voici : serait-il pensable de dire à un groupe exclusivement constitué de femmes « Mesdames, soyez passant ! » ?

Conclusion

« Soyez passants » = « Soyez (des) personnes qui passent » (cf. Larousse). A noter que le participe présent *passant*, au lieu d'être substantivé comme ici pour désigner des personnes, peut aussi être adjectivé pour qualifier des lieux où il passe beaucoup de monde : « rue très passante » (Larousse).

Pierre Bourgeois

POESIE

LES DEUX AVEUGLES

Je les vois cheminant sur la route
l'un se fatiguant à suivre l'autre
D'où viennent-ils ?
Etrange question sans intérêt
Ne suffit-il pas de savoir où l'on va
sans doute le savent-ils
à les voir s'éloigner de la maison

Moi qui suis d'avant
qui les ai vu naître
je les regarde s'en aller
si petits là-bas
qu'ils tiennent dans le creux de la main
ils progressent cahin-caha
lui peinant elle pestant
mal accordés de plus en plus

Et dire qu'ils partirent d'un si bon pas
obéissant à mon impulsion
qu'ont-ils donc fait
pour oublier leurs amours anciennes ?

Dans l'espoir d'arriver ailleurs
ils parsèment le chemin
de leurs rêves déçus
et de discorde en discorde
de plus en plus divisés
elle l'entraîne
cédant au vertige
au fond du gouffre béant

Et moi qui les aime tant
j'ai laissé le temps
accomplir son œuvre de mort
sans tenter un ultime effort
pour les soustraire à la dégradation
qu'ils endurent depuis si longtemps

Mon regard de dilection
indivisible comme celui de la mère
se prodigue sans s'appauvrir
sur ceux qui s'éloignent pour mourir
cherchant la Présence dans l'Absence

L'Attention et l'oubli
sont les deux faces de la vie
je révèle la séparation
j'annonce la distorsion
je signale l'absence

Comme un sismographe
le corps enregistre
en un graphisme inquiétant
les indices d'égarement

Sollicitée par les voyages de perdition
l'âme s'enivre du bonheur de se perdre
croyant par des pleurs non feints
obtenir le repos salvateur

Des deux elle est la plus malheureuse
et la plus décevante
et la plus assujettie à la décrépitude
et la plus difficile à circonscrire
en nos humbles labeurs

Sans ordre l'enjeu est si affolant
que je m'y perds moi-même
mais jouera bien
qui jouera le dernier

L'aventure n'est périlleuse
qu'à celui qui ne connaît pas l'enjeu suprême
et veut conjurer l'amertume
en cherchant au loin
dans le temps de la mort

Mais dans un jeu où je partais perdant
obéissant à ma dernière inclination
je ramène à moi des ombres de la dispersion
les égarés fuyant vers l'avenir
Eberlués ils découvrent
qu'il n'y a distance ni durée
dans l'étreinte qui depuis toujours
abolit l'exil

E.